

BRASSENS : Onze nouveautés

LES années volent. Voici la vingtième de Brassens en chansons. Rien de changé au personnage ni au talent. Mais ce n'est pas la statue en place, immuable. C'est le grand arbre calme qui continue de s'étendre insensiblement et qui porte ses fruits au gré de ses propres saisons. Tous les deux ou trois ans, quand le ciel lui chante et quand la santé lui permet de chanter.

Aujourd'hui, la récolte est aussi savoureuse et diverse qu'on pouvait l'attendre. Onze nouveautés, la plupart excellentes, chacune, bien sûr, selon son critère. Il y a d'abord les moralités la charge contre le chauvinisme et les imbéciles heureux ou trop fiers d'être nés ici plutôt que là. Ou encore les piquants couplets de **Mourir pour des idées** qui s'en prennent aux boute-feux en tout genre. Une verve puissante balaie toute réticence à ces vues. Quelques petits tarabiscotages sont emportés par la chaleur du propos.

Un humour cocasse et généreux préside à d'autres morceaux tels que les **Stances à un cambrioleur** où Brassens se dédommage spirituellement du vol qu'il a subi. Droits d'auteur contre objets disparus, le voleur est volé...

La rubrique des chansons de style gaulois ou de corps de garde est très fournie (**le Blason, le Roi, 95 %, Fernande**, etc.). Mais la plus franche et la plus saine drôlerie n'en est jamais absente. Au demeurant, les audaces de Brassens, puissent-elles étonner ou détoner, deviennent classiques dès qu'il les profère. Cependant, le poète sensible et mélancolique se retrouve souvent, par exemple dans le **souvenir d'une offrande juvénile**. Et surtout, dans **une** merveilleuse chanson — texte d'Antoine Pol — dédiée à toutes les femmes entr'aperçues au cours d'une vie d'homme; bonheurs négligés sans motif, les plus beaux, peut-être (**les Passantes**). Au total, un superbe tour de chant.

Au lever du rideau, Brassens lui-même réunit quelques-uns de ses amis. Il renouvellera cet avant-programme toutes les trois semaines durant son séjour de trois mois à Bobino. Danièle Gilbert présente ainsi avec un charmant à-propos le jeune Philippe Chatel, tempérament chaleureux qui manque seulement de sûreté. Puis Lucienne Létondal qui, sous des projections de dessins d'enfants, dit fort bien de délicieuses **Innocentines** d'Obaldia. Attractions toutes visuelles : les extravagantes acrobaties du rouliste Monroe. Ensuite, Maxime Leforestier s'affirme comme un auteur-interprète de classe. Jolie voix. Chansons très bien faites. Poésie jeune et un peu désabusée. Enfin, Pierre Louki, artiste chevronné à mèche grise, débute paradoxalement au music-hall avec son baroque de Pierrot lunaire. Un esprit agile. Du ton et du style. Un humour très fin mais qui fait « tilt ».

Paul Carrière.

Le Figaro

13 octobre 1972